

COLLECTION « ECRIVAINS FRANCOPHONES D'EGYPTE »
fondée et dirigée par Radamès Lackany

N° 1

PATRICE ALVÈRE

(GEORGES GEORGIADÉS)

par

RADAMES LACKANY

Officier d'Académie
Vice-Président de l'Atelier
Membre du Conseil Culturel du Gouvernorat
d'Alexandrie et de son bureau exécutif

EDITIONS DE L'« ATELIER »

6, rue Victor Bassili

ALEXANDRIE

1 9 7 6

COLLECTION « ECRIVAINS FRANCOPHONES D'EGYPTE »
fondée et dirigée par Radamès Lackany

N° 1

PATRICE ALVÈRE

(GEORGES GEORGIADÉS)

par

RADAMES LACKANY

Officier d'Académie
Vice-Président de l'Atelier
Membre du Conseil Culturel du Gouvernorat
d'Alexandrie et de son bureau exécutif

EDITIONS DE L'« ATELIER »

6, rue Victor Bassili
ALEXANDRIE

1 9 7 6

AVANT-PROPOS

L'« Atelier » a montré un intérêt incessant pour les œuvres de nos artistes. Or l'atelier ne l'oublions pas, est un groupement non seulement d'artistes mais aussi d'écrivains.

Aussi, avons-nous cru utile de créer une collection des «Ecrivains francophones d'Egypte» qui cherchera à mettre en valeur l'apport de ces écrivains et que nous inaugurons aujourd'hui par l'un des plus importants d'entre eux : Patrice Aivère (Georges Georgiadès).

R. L.

GEORGES GEORGIADES

alias

PATRICE ALVERE

Son vrai nom est Georges Georgiadès. Pour la poésie et le journalisme, il signe: Patrice Alvère. Pour les travaux sérieux (philosophie, psychanalyse, philologie), il a fait une combinaison du vrai nom et de son pseudonyme: Patrice Georgiadès. « On ne doit pas, dit-il, me reprocher d'employer un pseudonyme et un demi-pseudonyme: Voltaire a bien employé trente-deux pseudonymes, et l'austère Pascal — qui l'eût dit? — douze! »

Né à Constantinople, il est venu, très jeune encore, avec sa famille, à Alexandrie. Il a commencé très tôt à écrire. En 1925, il a aidé Géronimo à fonder « **Le Phare Egyptien** ». Puis la même année, il passait à « **La Bourse Egyptienne** », un organe important du pays. Mais auparavant, il écrivait déjà dans de nombreuses revues françaises de l'époque. Il peut donc être considéré comme le doyen des journalistes francophones. Pendant plus de dix ans (1923-1935) il a été le rédacteur-correspondant des « **Nouvelles littéraires** » de Paris. Il a collaboré à presque tous les quotidiens français d'Egypte: « **La Bourse Egyptienne** », « **Le Journal d'Alexandrie** », « **Le Progrès Egyptien** », « **La Réforme** » et à présent, il collabore au « **Journal d'Egypte** ».

Sa carrière d'écrivain a commencé par la poésie — **Vingt-deux sonnets** — publiés en 1926, par les « **Cahiers de France** ». Puis en 1927, l'éditeur parisien Albert Messein, lui publie « **Sourires et grimaces** ». Un troisième recueil « **Le Caravansérail d'Amour** » poèmes que, sur lecture du manuscrit et dans une lettre à l'auteur, Henri de Régnier a trouvé « qu'ils attestent un don remarquable et un réel talent », est resté inédit.

Patrice en effet se détournait à cette époque de la poésie pour s'occuper de psychanalyse. Il en est résulté un ouvrage « **De Freud à Platon** » publié par l'éditeur Fasquelle, dans la fameuse « **Bibliothèque Charpentier** ». Ce livre qui démontre que Platon annonçait déjà la psychanalyse — l'Eros platonicien est proche parent de la Libido de Freud, et les théories sur le

rêve et l'inconscient se trouvent en germe dans Platon — a fait grand bruit à l'époque (1935).

Il avait pris ce pseudonyme de Patrice Alvère parce qu'il était alors simultanément fonctionnaire aux Juridictions mixtes d'Égypte (Secrétaire Général du Parquet), mais dès 1935, il signe de son demi-pseudonyme Patrice Georgiadès tous ses travaux littéraires et philosophiques. Il conserve cependant le nom de plume de Patrice Alvère, mais pour le journalisme seulement.

Son ouvrage « **De Freud à Platon** », a fait l'objet non seulement de nombreux éloges dans la Presse mondiale, mais également a induit de véritables études sur le sujet. C'est ainsi que l'Académicien Ernest Scillièrre lui a consacré une demi-page du « **Journal des Débats** » (16 juin 1935). Deux pages du philosophe P. Masson Oursel lui sont consacrées dans « **Le Mercure de France** » (1er octobre 1935). Deux pages du Dr. Allendy dans « **L'Évolution psychiatrique** », et de longs comptes rendus de Pierre Paraf, Robert Kemp, E. de Morsier, Dr Vinchon, Paul Prist, et autres critiques de l'époque. « **La Revue Bibliographique et Critique de France** » a même dressé une fiche (février 1935, N° 111) à l'usage des Universités, où l'ouvrage est très bien résumé. Ce livre a valu à l'auteur trois lettres de Freud, qui dans l'une d'elles, lui reprochait d'avoir eu des maîtres français. (Ce qui est inexact puisque M. Georgiadès, à part un baccalauréat français en philosophie, est un autodidacte). On sait que la psychanalyse française s'écarte sensiblement de la psychanalyse allemande, laquelle est trop exagérée, presque obsessionnelle, du point de vue de son pansexualisme.

Il faut croire que Patrice avait vu juste, puisqu'en 1938, Sartre écrivait dans « **Le Mur** » : Ce qu'il y a de meilleur chez Freud, vous le trouvez déjà chez Platon » (« **L'Enfance d'un Chef** »).



« **De Freud à Platon** » semble jusqu'ici avoir été son œuvre maîtresse. Il a eu une répercussion mondiale. Pour le reste de ses publications on peut noter les études suivantes :

« **Le rêve de Pénélope** », dans « **Psyché** », Paris N° 34 année 1949, analyse d'un rêve se trouvant dans l'Odyssee.

« **Platon a-t-il cru à l'Atlantide ?** » Institut d'Etudes Orientales N° 12, 1963, Alexandrie.

La thèse de l'auteur est que Platon a inventé ce continent pour pouvoir décrire à son aise, la république idéale, comme Saint Thomas Morus allait le faire pour l'« Utopie ».

« **Du Grec à l'Arabe** », dans « Vie et Langage », Larousse N° 180, 1967.

Une démonstration, mêlée d'histoire, de la provenance grecque de beaucoup de mots arabes.

« **Patronymes grecs** », dans « Vie et Langage » Larousse N° 180, 1967.

Explication de la formation des noms patronymiques, c'est-à-dire des « noms de famille » grecs, depuis les temps homériques jusqu'à nos jours.

« **Persistence des noms géographiques grecs** » Institut d'Etudes Orientales N° 17, 1969, Alexandrie.

Recherche de l'origine grecque des noms des villes du bassin méditerranéen, noms qui transparaissent à travers toutes les déformations survenues.

« **Les Ambivalences** », Institut d'Etudes Orientales N° 22, 1973 Alexandrie.

Analyse des sentiments opposés et simultanés chez l'homme.



Comme il le dit lui-même, en plaisantant, toutes les choses dont il s'est occupé commencent par un « P » : peinture, poésie, philosophie platonicienne, psychanalyse, philologie. En somme, ajoute-t-il toujours, l'épithète de Cyrano, qui fut tout et qui ne fut rien,

Peintre de talent, il n'a jamais voulu accéder aux différentes sollicitations qui lui furent faites pour exposer ses œuvres.

Aujourd'hui, Patrice s'intéresse activement à toutes les manifestations francophones à Alexandrie. Critique d'art averti, il rend compte aussi des expositions de peinture, et collabore régulièrement au « **Journal d'Égypte** » sous la rubrique devenue populaire « **Billet d'un Alexandrin** ».

Alexandrie, juin 1976.

Radamès Lackany

APPENDICE

Pour illustrer ce que nous avons dit de notre auteur, nous croyons maintenant utile de citer des brefs extraits de quelques-unes de ses œuvres.

On verra ainsi mieux la variété de son esprit, dans tous les domaines où cette variété a pu s'exercer : poésie, philosophie, psychanalyse, philologie, journalisme, etc.

Les deux poèmes et les deux articles de journaux que nous citons, sont signés : Patrice Alvère, et le reste, le « sérieux », Patrice Georgiadès.

POESIE

SCHEHERAZADE

Le palais du Sultan est morne et solitaire.
Le Chef-Eunuque, seul, veille sur le rempart,
Alors que la nuit tombe et que, de toute part,
Pèse un silence lourd d'angoisse et de mystère.

Shahriar est rentré ; son regard est austère ;
Son front, d'un pli cruel, jamais ne se départ ;
Et, tandis qu'à ses pieds s'allonge un léopard,
Négligemment il joue avec son cimenterre.

Un jet d'eau qui retombe en sa vasque d'onyx
Et qui s'irise ainsi que l'aile d'un Phénix,
Sanglote dans la salle aux supports en torsade.

Le Noir guette, attentif, l'ordre du Souverain ;
Et lentement, sans se presser Shéhérazade
Achève le récit de Sindbad le Marin...

(Extrait de «Vingt-Deux Sonnets», les Cahiers de France)



ON RACONTE QU'HELENE...

On raconte qu'Hélène, ayant promis un jour,
De sacrifier à la déesse de l'Amour,
Réunit des sculpteurs le plus habile groupe
Et sur son propre sein fit mouler une coupe.
Dans ce vase où vivait la courbe de son sein,
Pieuse, elle versa le cinname et le vin
et fit libation en l'honneur d'Aphrodite.

C'est ainsi que notre âme au symbole réduite,
Se sert de la Beauté pour sa religion.
Ton corps prouve le dieu de la perfection ;
Ton corps est la raison de louer la nature.
J'aime le createur, aimant la créature,
Et comme Hélène avait, jadis, moulé son sein,
Moi, je présente aux dieux l'harmonieux dessin
De ton galbe, et célèbre ainsi leur propre ouvrage.

Car ta forme est un rythme et ta chair, un langage !

(Extrait de « Sourires et Grimaces », Albert Messein Editeur).

II

PHILOSOPHIE-PSYCHANALYSE

Partir de la chair, la dépasser et l'oublier, adapter cet amour aux seuls rapports de deux intelligences, dématérialiser et généraliser ces rapports de façon à conclure que tout ce qui se meut, tout ce qui vit, les atomes invisibles aussi bien que les étoiles lointaines, est régi par ce même amour, voilà l'explication platonicienne d'Eros.

Par la vertu de ce dieu, nous participons au mouvement éternel des choses, nous atteignons à la félicité suprême qui consiste à pénétrer l'essence de ces choses. Lors, le bien, le vrai se rejoignent, et c'est ce qui est, — « l'être réellement être de Plotin, l'ego sum qui sum de la Bible, — qui est, à la fois, bien, beau et vrai.

La libido, elle aussi, dépasse les cadres de la sexualité pour s'emparer d'une foule de faits qui, à l'aube de la doctrine freudienne, lui étaient encore étrangers. Sa ressemblance avec Eros est telle, que, parfois, Freud lui-même emploie un terme pour l'autre.

Aphrodite, Eros, Ame céleste, libido, amour... Peut-être, force d'attraction, cohésion moléculaire, gravitation universelle... Peut-être, sur un plan plus expérimental, électricité, éther, rayons cosmiques, etc. sur un plan foncièrement mystique, génies, anges, saints, Dieu...

A y bien réfléchir, si les termes sont variés, combien sont peu nombreuses les idées par lesquelles l'humanité exprime ces grandes vérités qu'elle ressent instinctivement et dont elle se borne à fixer patiemment les détails mécaniques qui tombent sous son observation. Par une concentration laborieuse de la pensée, par la méditation socratique ou par l'extase alexandrine, on arrive à ce monde des essences où les choses, considérées sous leur aspect initial, se dépouillent de tous les qualificatifs dont nous les avons affublées.

Et alors, véritable arc-en-ciel spirituel, la beauté, la vertu, le bien, l'utile, la science, la vérité, la justice, l'amour s'allient entre eux, et la Raison, le **Noûs**, parcelle divine, n'est plus que la faculté de percevoir cette gerbe radieuse d'éléments qui se réduisent finalement à un seul.

(Extrait de « De Freud à Platon », Fasquelle Editeurs.)



... Mais d'ores et déjà, une chose est certaine, une chose même de très consolante. C'est que si, un jour, ces attitudes de haine et d'amour, de répulsion et d'attraction, de désir et de crainte etc. arrivent à être démontrées irréfutablement et classées avec soin, l'humanité aura tout à gagner à ces révélations et à ces précisions.

Savoir qu'on peut hair un être aimé ne doit pas nous effrayer. Roméo peut dire : « Juliette, je t'aime », tout en murmurant in petto : « Je sais aussi que je te hais pour autant ». Cela n'a

aucune influence sur nos comportements extérieurs. Au contraire. Un fait psychique turbulent ne cause du mal que tant qu'il se cache dans l'inconscient. Mis au grand jour, les symptômes qu'il provoquait du fond de sa cachette, disparaissent rapidement.

Il faut donc espérer que si, un jour, nous admettons avec preuve scientifique à l'appui, qu'aucun amour terrestre n'est aussi pur que dans les belles légendes et qu'il se double d'un sentiment de haine, toujours prêt à apparaître, les rapports tant entre individus qu'entre peuples, en seront assainis.

Nous ne prononcerons certes pas des serments d'amour éternel, mais, plus simplement, nous nous défierons des élans de destruction qui peuvent surgir de notre pauvre cœur humain, de ce cœur partagé entre tant de sentiments contraires et changeants.

Et alors, alors seulement, nous pourons enfin dire sincèrement et efficacement : « Aimez-vous les uns les autres ». Car, la contrepartie, la haine, nous l'aurons rendue inoffensive, du fait même que nous l'aurons démasquée, rien qu'en en admettant franchement l'existence.

(Extrait de « Les Ambivalences », Institut d'Etudes Orientales, Alexandrie).

PHILOLOGIE

Une macédoine de langues : fustanelle.

Le mot « fustanelle » est une macédoine de langues. Il y a, en effet, dans son histoire, du latin, du copte, de l'arabe, du turc, du grec moderne, de l'italien et du français. Une véritable épopée linguistique.

Les Romains, en Egypte, avaient entouré d'un large fossé les fortifications construites par eux près de la Nouvelle-Memphis, sur cet emplacement où les Byzantins allaient plus tard construire leur Babylone (la Babylone d'Egypte). Toute cette région fortifiée fut donc désignée sous le nom de « Fossatum », c'est-à-dire « entouré d'un fossé ».

De ce mot **Fossatum**, les Coptes firent **Fostat**. Ce mot servit bientôt à désigner tout le quartier établi près des fortifications.

Dans ce quartier, on fabriquait une toile qui, elle aussi, fut désignée sous le nom de l'endroit qui la produisait.

Importée dans les pays arabes, ce te toile servit à désigner la tente elle-même, qui était généralement faite avec ce tissu. De sorte que, lorsque Amr Ibn El-Ass vint en Egypte, la nouvelle ville qui surgit autour de sa tente, lorsqu'il assiégeait Babylone, finit par s'appeler **Fostat**, c'est-à-dire « la Tente ». C'est encore le nom d'un vieux quartier du Caire.

La toile de Fostat, importée en Turquie, servit à faire principalement des jupes. Aussi, le mot, modifié par les Turcs, devint-il **foustan**, et désigna-t-il la jupe elle-même, faite de ce tissu, ou de tissus qui lui ressemblaient.

Les Grecs employèrent ce mot turc et en firent **foustani**, pour désigner également la jupe. Inspirés par les Vénitiens et les Génois, dont l'influence fut grande en Grèce à une certaine époque, ils ajoutèrent le diminutif italien **ella**, et le mot, chez eux, devint **foustanella**. Francisé, le mot se dit **fustanelle**.

De castrum à l'Alcazar.

Le mot latin **castrum**, qui a désigné une tour fortifiée (ne pas confondre avec **castellum** qui, en français, a donné **château**) a connu, lui aussi, de nombreuses péripéties.

Les Byzantins en firent **castron**, et, sous une forme plus populaire, **castro**, terme qui est encore employé en Grèce.

Lorsque Amr Ibn El-Ass vint en Egypte, il y avait à Péluse (près du Fort-Said actuel), un **castron** byzantin, que les Arabes prirent d'assaut.

Du mot **castron**, ils tirèrent **kasr**, pour désigner une forteresse aussi bien qu'un château.

Arrivés en Haute-Egypte et voyant les temples grandioses des pharaons, ils les prirent pour des châteaux et les appelèrent **al-ouksor**, **ouksor** étant un pluriel phonétique populaire de **kasr**. Ce terme de **Al-ouksor** (les châteaux), avec le temps, est devenu **Louxor**, nom de la ville archéologique bien connue.

Les Arabes d'Espagne, à leur tour, se servirent de ce terme de **kasr**. « Aéré » et prononcé à l'espagnole, il devint **Kazar** et, avec l'article, **Alkazar** ou **Alcazar**.

(Extrait de « Du grec à l'arabe », « Vie et Langage », Larousse).



JOURNALISME

Avertissement de l'Éditeur.

Depuis le temps qu'il écrit dans les journaux, les articles de Patrice Alvère, si on voulait les garder (lui-même ne les conserve pas) eussent, comme il dit, rempli à eux seuls, la Bibliothèque Nationale. Nous nous contentons donc d'en reproduire deux seulement, parus au mois de juin 1976.

En tant que journaliste, il a dirigé et préfacé « Alexandrie, Reine de la Méditerranée » (Presses Procaccia, 1928, Alexandrie), qui reste encore la plus belle publication sur Alexandrie, éditée dans notre ville.



LA « FRANCOPHONIE » D'EGYPTE

A notre époque où l'on constate un expansionnisme culturel mené par divers pays à civilisation respectable et dans une intention des plus louables, la « francophonie » d'Égypte est à la mode.

Conférences, colloques, publications étudient actuellement cette position privilégiée de la culture française, et en citent les origines, les causes et les effets. Tous ne manquent pas de mentionner l'influence de l'expédition de Bonaparte, de l'Institut d'Égypte, des savants français que Mohamed Aly avait appelés en Égypte. Cette influence, certes, a été importante pour la propagation de la langue française, cela personne ne peut le nier.

Le premier journal publié en Égypte a été « Le Courrier d'Égypte », sur des presses venues de France. Le dernier Français parti avec Menou (à part quelques soldats demeurés dans le pays et désignés sous le nom de « Mamlouks français »), il n'est resté de cette influence française que les presses d'imprimerie avec leurs caractères arabes (car Bonaparte avait pensé aux caractères arabes également).

Quant aux savants appelés par Mohamed Aly, leur nombre, qui a atteint peut-être une centaine, ne suffit pas à expliquer le remarquable développement que le français a acquis par la suite. D'ailleurs, leur apport a été plutôt technique.

Pour nous, cette propagation du français en Egypte est principalement due aux conséquences de la politique anti-cléricale de Gambetta et de ses successeurs, politique qui a abouti à la loi de 1905, contre les congrégations religieuses en France. Cette loi a forcé les religieux enseignants — hommes et femmes — à se réfugier en Turquie, en Syrie (il n'y avait pas encore de Liban) et en Egypte, où ils furent accueillis le plus aimablement du monde. Jésuites, Frères des Ecoles chrétiennes, Sœurs de divers Ordres y ouvrirent des écoles aussi nombreuses qu'efficaces.

Non pas qu'il n'y eut pas en Egypte des religieux avant cette loi de 1905. Dès le milieu du XIXe siècle, des Frères étaient venus et, avant eux, des Sœurs de Charité (dont le souvenir est resté dans le nom de la « Rue des Sœurs », en arabe « Charah Sabah Bennat », rue des Sept Filles). Mais c'était en tout petit nombre.

D'ailleurs, lorsque Maurice Barrès avait été chargé par son gouvernement de mener une enquête sur les écoles françaises en Orient, son rapport, qui a paru ensuite en librairie, faisait le plus vif éloge des écoles religieuses françaises, où la bourgeoisie égyptienne se croyait tenue d'envoyer sa progéniture.

La Mission Laïque vint par la suite, puis, les Centres culturels actuels, avec les méthodes les plus récentes. Mais — toujours à notre avis — l'enseignement du français sur vaste échelle est d'abord dû aux écoles religieuses, dont le rôle, à un moment donné, a été prédominant, quelles que fussent les confessions ou les opinions de ceux qui y envoyaient leurs enfants, ou, encore, quelles que fussent les intentions de propagande de ces écoles.

« Le Journal d'Egypte », Le Caire, 5 juin 1976.



EN MARGE D'UN BICENTENAIRE

Le 4 juillet, les Etats-Unis fêteront le bicentenaire de leur indépendance. Les treize colonies d'alors proclamèrent leur liberté, sous le nom d'Etats-Unis.

L'affaire commença presque comiquement avec le «tea-party de Boston». Le 16 décembre 1713, les colons, travestis en Indiens, jetèrent à la mer une cargaison de thé importé par la Compagnie des Indes. Et cela, pour protester contre les taxes prohibitives imposées par la mère-patrie.

Sans ce te misérable affaire de taxes, peut-être n'y aurait-il pas eu la guerre, et le Royaume-Uni se serait-il étendu jusqu'en Amérique ? Eût-ce été un bien ? C'est probable. L'expérience de la vieille Angleterre, la hardiesse des colons américains se seraient complétées pour former un grand Etat anglophone, aux ressources — morales et physiques — infinies. L'Amérique entrant automatiquement en guerre aux côtés de l'Angleterre — et cela étant su de tout le monde — il n'y aurait pas eu peut-être la Guerre de 1914, et sûrement pas celle de 1939.

La grande romancière anglaise Daphné du Maurier dans son récent roman « Mad » (« Mad » signifie ici non pas fou, mais « Madame » en abrégé, l'héroïne de la « résistance », une vieille artiste célèbre), imagine cette captivante thèse, enjolivée de péripéties séduisantes.

Elle suppose que l'Angleterre ayant beaucoup perdu avec la Communauté Européenne, s'en détache et conclut une alliance avec les Etats-Unis. Les deux pays anglophones n'en formeront qu'un seul l'EURU (Etats-Unis-Royaume Uni). Mais dans le petit village des Cornouailles (le pays préféré de la romancière) où se situe l'action, on n'aime pas cette fusion où l'Angleterre perd sa personnalité. Et les incidents se suivent, les uns comiques,

les autres tragiques, jusqu'à... mais je ne puis vous dire la fin, pour ne pas gâter votre plaisir, si vous lisez ce livre.

Et nous posons la question : cette hypothèse est-elle uniquement romanesque ? Et beaucoup d'Etats, en formant un seul bloc, ne seraient-ils pas plus puissants et plus invulnérables ?

On a dit que, pour la France, l'intervention de Jeanne d'Arc a été catastrophique. A cette époque, à la Cour d'Angleterre, on parlait français (ce n'est que sous Edouard III que l'anglo-saxon prit la primauté). Sans Jeanne d'Arc donc (ah, les femmes, quand elles se mêlent de politique !) la France aurait été totalement annexée à l'Angleterre, les deux pays auraient formé un grand Etat francophone, ne se seraient pas épuisés en guerres mutuelles, l'un aurait apporté à l'autre ce qui lui manquait, Napoléon aurait été un grand général anglais, les Français auraient pu lire Shakespeare dans le texte, et les Anglais, Racine!

Le thé pour l'Angleterre, une bergère pour la France, ont donné des résultats qui, vus maintenant avec le recul du temps, ne sont pas aussi brillants qu'on le croyait.

« Le Journal d'Egypte », Le Caire — 29 juin 1976.



RAMSES PRESS — ALEXANDRIE

Tel. 21912-39778